

TRAITÉ DE PSYCHOPATHOLOGIE
DE L'ADULTE

Narcissisme et dépression

Sous la direction de
Catherine Chabert

**TRAITÉ DE PSYCHOPATHOLOGIE
DE L'ADULTE**

Narcissisme et dépression

DUNOD

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du

Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, 2019, pour la nouvelle présentation

© Dunod, 2009, 2013

11, rue Paul Bert 92240 Malakoff

ISBN 978-2-10-078846-0

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Liste des auteurs

Ouvrage réalisé sous la direction de :

Catherine CHABERT

Professeur de psychologie clinique et psychopathologie à l'Université Paris-Descartes, psychanalyste, membre de l'Association psychanalytique de France.

Avec la collaboration de :

René KAËS

Professeur de psychologie clinique et psychopathologie à l'Université Lyon 2, psychanalyste.

Jacqueline LANOUZIÈRE

Professeur de psychopathologie à l'Université Paris 13, psychanalyste, membre de la Société Psychanalytique de Paris.

Françoise NEAU

Professeur de psychologie clinique et psychopathologie à l'Université Paris-Descartes, psychanalyste.

René ROUSSILLON

Professeur de psychologie clinique et psychopathologie à l'Université Lyon 2, psychanalyste, membre de la Société Psychanalytique de Paris.

Alexandrine SCHNIEWIND

Professeur de philosophie à l'Université de Lausanne (Suisse), psychanalyste.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	1
PREMIÈRE PARTIE	
NARCISSISME ET PERVERSION	
CHAPITRE 1 HISTOIRE ET PSYCHOPATHOLOGIE (FRANÇOISE NEAU)	5
1 Le narcissisme : histoire et définition du concept	7
1.1 Du mythe au concept	7
1.2 Le narcissisme dans l'œuvre de Freud	10
1.2.1 Avant l'introduction du narcissisme	10
1.2.2 L'introduction du narcissisme en 1914	12
1.2.3 Destins du narcissisme de 1914 à 1920	19
1.2.4 Le narcissisme après 1920	23
1.3 Après Freud : le narcissisme et ses doubles	28
1.3.1 Le moi et le soi	28
1.3.2 Le self chez Winnicott	32
1.3.3 Le moi dans le miroir	33
1.3.4 Narcissisme normal et pathologique, narcissisme de vie et de mort	38
1.4 Narcissisme et psychopathologie	40
1.4.1 La place du narcissisme dans les névroses, les psychoses et les organisations limites de la personnalité	40

1.4.2	<i>Fonctionnements et pathologies narcissiques</i>	48
1.5	Conclusion : pour ne pas en finir avec le narcissisme	59
2	La perversion : histoire et définition du concept	60
2.1	Introduction	60
2.1.1	<i>Questions épistémologiques</i>	60
2.1.2	<i>L'appropriation médicale des perversions au XIX^e siècle</i>	61
2.2	Freud et la perversion	62
2.2.1	<i>Les quatre modèles successifs de la perversion – Approche métapsychologique</i>	63
2.2.2	<i>Le point de vue psychopathologique : perversion et névrose, perversion et psychose chez Freud</i>	83
2.2.3	<i>Conclusion</i>	86
2.3	Les successeurs de Freud	87
2.3.1	<i>Approches métapsychologiques : la perversion comme trouble de la prégenitalité ou en référence à la castration ?</i>	87
2.3.2	<i>Nouvelles cliniques, nouveaux repérages</i>	101
2.3.3	<i>Retour au point de vue psychopathologique</i>	111
 CHAPITRE 2 NARCISSISME ET « LOGIQUES » DE LA PERVERSION (RENÉ ROUSSILLON)		117
	Introduction	119
1	La perversion polymorphe infantile	124
2	Pulsion partielle ou « partialisation » des pulsions et de leurs représentants	126
3	L'étayage et l'introjection pulsionnelle	132
4	Intériorisation, extériorisation : le masochisme	134
5	Sexualisation-désexualisation	139
6	Perversion et « solution » post-traumatique : le fétichisme	142
7	Homosexualité primaire « en double » et narcissisme primaire	148
8	Perversion et représentant-affect de la pulsion	153
9	Le représentant-représentation de la pulsion et sa « perversion »	159
10	Représentation de la représentation et fétiche	164

11 Phallus et représentation de la représentation	167
--	-----

BIBLIOGRAPHIE	171
----------------------	-----

DEUXIÈME PARTIE

FIGURES DE LA DÉPRESSION

CHAPITRE 3 CLINIQUES DE LA DÉPRESSION. MÉTAPSYCHOLOGIE DE LA PERTE (CATHERINE CHABERT)	185
1 Cliniques de la dépression	187
1.1 Le mal d'un siècle ?	189
1.2 Dépressions vives, dépressions masquées	192
2 Métapsychologie de la perte : l'approche freudienne	197
2.1 Destins pulsionnels de la perte : « Deuil et mélancolie » (1915)	197
2.2 La répétition comme mode de traitement de l'angoisse de perte d'amour	200
2.2.1 <i>Un précurseur d'« Au-delà du principe de plaisir » :</i> <i>l'échec devant le succès</i>	200
2.2.2 <i>La répétition : « Au-delà du principe de plaisir » (1920)</i>	202
2.3 La douleur de perdre : Inhibition, symptôme et angoisse (1926)	204
2.4 La voie des identifications : « Deuil et mélancolie » (1915) ; « Le moi et le ça » (1923)	206
2.4.1 <i>Les identifications dans « Deuil et mélancolie » (1915)</i>	207
2.4.2 <i>Les identifications dans « Le moi et le ça » (1923)</i>	208
3 Penser la perte, après Freud	211
3.1 Melanie Klein : position paranoïde-schizoïde, position dépressive	212
3.2 Donald W. Winnicott : la crainte de l'effondrement	213
3.3 André Green : le complexe de la mère morte	214
3.4 Pierre Fédida : les bienfaits de la dépression	216
3.5 Moments mélancoliques	218

CHAPITRE 4 LA DÉTRESSE DANS L'ŒUVRE FREUDIENNE : UNE FIGURE
DE DÉPRESSION ORIGINAIRE (ALEXANDRINE SCHNIEWIND) 223

Introduction	225
1 Les sources de l'héritage freudien	226
1.1 Luther ou l'invocation de l'aide divine	227
1.2 Les Lumières : la primauté de la raison	230
1.3 Schopenhauer et la naissance du sens moral	231
1.4 Schiller et la notion de détresse	233
1.5 Kierkegaard ou le désespoir face à soi-même	235
2 La détresse dans l'œuvre freudienne	237
2.1 Le paradigme individuel :	
<i>l'Esquisse d'une psychologie scientifique</i>	237
2.1.1 <i>L'expérience de satisfaction</i>	238
2.1.2 <i>L'acquisition de la fonction du jugement</i>	240
2.1.3 <i>Les conditions préalables : l'intérêt,</i> <i>l'attention, la compréhension</i>	242
2.1.4 <i>Le rapport à la moralité</i>	244
2.1.5 <i>Le Nebenmensch, l'être d'à côté</i>	246
2.2 Le paradigme socioculturel	248
2.2.1 <i>L'Avenir d'une illusion ou les racines de la détresse</i> <i>de l'âge adulte</i>	250
2.2.2 <i>Malaise dans la culture ou le bonheur sans idéal</i>	255
3 L'altérité du transfert	257
3.1 Traiter par le transfert ou par la sublimation ?	
La correspondance Freud/Pfister	257
3.2 <i>Le Remerciement à Freud</i> de Lou Andréas-Salomé	261
3.3 Les conseils techniques de Freud	263
3.4 « <i>hilfflos – hilffreich</i> » : le paradigme	268
Conclusion	269

CHAPITRE 5 MÉLANCOLIE, SEXE ET FÉMINITÉ
(JACQUELINE LANOUZIÈRE) 271

Introduction	273
1 La mélancolie et son histoire	279
1.1 La mélancolie littéraire	279

1.2	La notion médico-philosophique de mélancolie	281
1.3	Les figures de Saturne et de la mélancolie	284
1.4	La mélancolie ailée	285
1.5	De la mélancolie à la dépression	287
1.6	Le délire des négations, une figure singulière de la dépression	288
2	Les femmes et la dépression	291
2.1	La vulnérabilité féminine à la dépression	291
2.2	Sexualité, féminité et mélancolie	293
2.2.1	<i>Le « manuscrit B » ou « l'engorgement du sexuel par la société »</i>	295
2.2.2	<i>Le « manuscrit E » ou « l'aspiration ardente à l'amour psychique »</i>	296
2.2.3	<i>Le « manuscrit G » ou « l'apanage des femmes à la frigidité »</i>	297
2.3	Les névroses mixtes de la femme	300
2.4	Mélancolie et féminité	302
2.5	Manque et féminité	305
2.6	Corps et mélancolie féminine	307
2.7	L'abandon et son traumatisme	310
3	Deuil et mélancolie	315
3.1	Le deuil de Pénélope	317
3.2	Amour de l'objet, amour pour l'objet	320
3.3	L'impossible deuil de Médée	321
3.4	Le « blues » : deuil ou « mélancolie » ?	322
3.5	La figure maternelle	328
3.6	Mélancolie et créativité : Virginia Woolf	331
3.6.1	<i>Créativité et création</i>	331
3.6.2	<i>Créativité et procréation</i>	332
3.6.3	<i>Créativité et mélancolie</i>	337
3.6.4	<i>Créativité et thérapeutique</i>	342
	Conclusion	348
CHAPITRE 6	LES DÉPRESSIONS CONJOINTES DANS LES ESPACES PSYCHIQUES COMMUNS ET PARTAGÉS (RENÉ KAËS)	351
	Introduction	353
	Penser le rapport intime de la dépression et du lien	354

Éléments pour une psychopathologie du lien	357
1 L'approche psychanalytique classique de la dépression	359
1.1 Deuil, dépression et mélancolie	360
1.1.1 <i>Diversité des deuils et processus de deuil</i>	360
1.1.2 <i>Le travail de deuil et l'ambivalence vis-à-vis de l'objet</i>	361
1.1.3 <i>La mélancolie est un échec du travail du deuil</i>	362
1.2 La position dépressive et l'héritage kleinien	363
2 La dépression dans les espaces psychiques communs et partagés	364
3 Les dépressions croisées dans le lien précoce. Deuil originaire et séparation	366
3.1 Le concept de deuil originaire et l'échec de la séparation	367
3.2 L'effondrement, la solitude essentielle et la capacité d'être seul en présence de l'autre	368
3.3 Les formations du narcissisme et des zones de narcissisme partagé	370
3.3.1 <i>Les effets la dépression maternelle sur l'enfant. Le complexe de la mère morte</i>	372
3.4 Les processus et les moyens par lesquels s'effectue le passage entre les espaces psychiques conjoints par la dépression	374
3.4.1 <i>Risques d'une théorie contre-transférentielle de la « cause-mère »</i>	376
4 La dépression partagée dans la cure psychanalytique	377
4.1 Formes de la dépression contre-transférentielle	377
4.2 Un cas de dépression conjointe dans la cure psychanalytique	380
5 La dépression dans le couple	382
5.1 Un cas de dépressions croisées dans un couple	384
5.2 Spécificité et généralité de l'épreuve de la dépression dans le couple	385
5.2.1 <i>Les manœuvres d'évitement du travail de deuil et le maintien de la dépression dans le couple</i>	386
5.2.2 <i>Un processus du lien : l'identification projective et les projections croisées</i>	386
5.2.3 <i>La collusion inconsciente</i>	387

6	Clinique de la dépression dans le groupe familial	387
6.1	L'axe transgénérationnel des dépressions dans les familles endeuillées	388
6.2	L'enfant, partie mélancolique du parent	389
6.3	Le cas de Cédric	389
6.4	Un déni de signification chez les parents sert l'évitement d'un possible travail de deuil chez l'enfant	393
6.4.1	<i>Effets de la thérapie familiale dans le traitement de la dépression</i>	394
6.4.2	<i>Pacte dénégatif et déni en commun du deuil</i>	396
7	La dépression en groupe	397
7.1	Un sujet se déprime dans un groupe	399
7.2	Le processus du groupe dans ce mouvement dépressif	400
7.3	Phase dépressive et état dépressif dans les groupes	402
8	Dépression, idéalisation et persécution en institution	403
8.1	Une équipe soignante aux prises avec la mélancolie d'une patiente dans un moment de crise institutionnelle	404
8.2	Une institution novatrice et le deuil impossible des malades-ancêtres	407
8.3	Deuil difficile et dépression lors du départ du fondateur	409
9	Propositions sur les dépressions conjointes et partagées	410
9.1	L'affinité entre la dépression et les espaces psychiques communs et partagés	411
9.2	Le lien s'organise aussi contre l'effondrement de la dépression	411
9.3	Les diverses formes de la dépression dans le lien	412
9.4	Les modèles explicatifs	413
9.5	La co-élaboration des résistances à sortir du cercle de la dépression conjointe	415
	BIBLIOGRAPHIE	417

AVANT-PROPOS

« *Psychopathologie et psychanalyse* »

Psychanalyse et psychopathologie sont décisivement liées, dès les débuts de l'œuvre freudienne, comme le sont nécessairement une théorie, une clinique, une méthode impliquées dans une démarche épistémologique cherchant à analyser, à interpréter et à traiter les troubles psychiques.

Étayées l'une par l'autre, elles mettent à l'épreuve les grands principes du fonctionnement de l'appareil psychique tels qu'ils ont été définis et élaborés par Freud à partir de ses découvertes « scandaleuses » : la reconnaissance de l'existence de l'inconscient, la place fondamentale de la sexualité dans le développement psychique, la dialectique du normal et du pathologique. Aujourd'hui encore, ces mouvements de pensée provoquent des résistances, des refus, voire des procès, alors que, dans le même temps, la clinique psychopathologique et la théorie psychanalytique continuent de questionner et d'enrichir la méthode et la métapsychologie freudiennes.

« Psychopathologie et psychanalyse » poursuit la publication portant sur l'actualité des maladies psychiques en rassemblant une sélection des textes précédemment parus dans la collection, reprenant les éléments essentiels des concepts de la psychanalyse à la fois dans leurs sources freudiennes et dans leurs développements ultérieurs.

Chaque ouvrage est réalisé par plusieurs auteurs, universitaires et chercheurs en psychanalyse. Ces spécialistes en psychopathologie assurent,

d'une part, le rappel des données cliniques et théoriques classiques concernant les grandes entités psychopathologiques, d'autre part, la mise en perspective et la confrontation de points de vue contemporains.

La compilation « Psychopathologie de l'adulte » s'adresse aux étudiants de second et troisième cycles engagés dans une formation en psychologie clinique et en psychopathologie : elle s'adresse aussi aux cliniciens qui s'intéressent aux avancées de la psychopathologie en référence au modèle psychodynamique du fonctionnement psychique.

Quatre volumes sont prévus : *Névroses*, *Psychopathologie des limites*, *Narcissisme et dépression*, *Psychoses*.

Catherine CHABERT

Première partie

NARCISSISME ET PERVERSION

Chapitre 1

HISTOIRE ET
PSYCHOPATHOLOGIE

1 LE NARCISSISME : HISTOIRE ET DÉFINITION DU CONCEPT

1.1 Du mythe au concept

Les différentes versions du mythe de Narcisse, cet amoureux de son image à en mourir, s'accordent sur un récit commun : le jeune Narcisse, fils d'un fleuve et d'une nymphe, est si beau qu'il suscite la passion autour de lui. Son indifférence, son dédain provoquent la colère et la malédiction divine : « Qu'il aime donc de même à son tour et de même ne puisse posséder l'objet de son amour ! » (Ovide, *Métamorphoses*, III, p. 100). Lors d'une partie de chasse, Narcisse se penche sur une source pour apaiser sa soif, et « séduit par l'image de sa beauté qu'il aperçoit, il s'éprend d'un reflet sans consistance, il prend pour un corps ce qui n'est qu'une ombre [...] il se désire, dans son ignorance, lui-même » (*ibid.*). Le chagrin de ne pouvoir atteindre l'objet de son amour le fait mourir. Au bord de la source surgit une fleur, le narcissé, en laquelle le beau jeune homme s'est métamorphosé.

Dans le récit d'Ovide, que Freud privilégie sans pourtant s'y référer en détail, Tirésias, l'oracle aveugle croisé par Œdipe, avait à la naissance de Narcisse prédit qu'il ne vivrait vieux que s'il ne se regardait pas. Et Narcisse finit par se reconnaître dans le reflet aimé, ce qui accroît sa douleur ; après avoir rejeté Écho – « Bas les mains, pas d'étreinte ! Je mourrai, dit-il, avant que tu n'uses de moi à ton gré » –, il se lamente, au plus fort du paradoxe : « Ce que je désire, je le porte en moi-même, mon

dénuement est venu de ma richesse. Oh ! si je pouvais me dissocier de mon propre corps ! » (*ibid.*, p. 102).

Les amours de Narcisse n'ont pas le même visage selon les récits¹. Chez Ovide, c'est de la nymphe Écho que Narcisse est passionnément aimé ; mais cet amour reste vain, au point qu'elle refuse toute nourriture et se retire du monde jusqu'à n'être plus qu'une voix qui répète en écho la fin des mots entendus, comme en un miroir sonore à moitié cassé. C'est à un amour homosexuel que, dans la version de Conon (*in P. Hadot, 1976*), Narcisse est indifférent : pour se débarrasser de son jeune amant Aminias, il lui offre une épée dont Aminias se pénètre devant sa porte en le maudissant. Et c'est du sang de Narcisse, suicidé devant sa propre image, que naît la fleur au bord de la source.

Narcisse n'est pas toujours indifférent à qui l'aime : alors que dans les deux versions d'Ovide et de Conon, il repousse l'amour, hétérosexuel ou homosexuel, dans la version de Pausanias (*ibid.*), Narcisse est attiré par un amour incestueux. Quand meurt sa sœur jumelle, ce double féminin dont il est amoureux, il ne peut se consoler de cette perte qu'en contemplant dans son propre reflet l'image de sa sœur.

Aux côtés d'Œdipe, Narcisse vient donc habiter la mythologie freudienne. Et si « le rêve secret d'Œdipe eût été d'être Narcisse », comme le conte non sans malice Didier Anzieu (1997), par-delà ses différentes versions, la réalité insoluble dont ce mythe-là propose une solution imaginaire² est toujours au moins double : une face pulsionnelle (la force de l'attraction exercée par l'image de soi) et une face objectale (la perte de l'objet-moi comme condition de l'amour pour l'objet-autre), une face orientée par Éros (ou plutôt par l'ébranlement de la passion) et une autre par Thanatos (ou plutôt par la dimension mortifère de la passion).

À partir du mythe de Narcisse, Guy Rosolato (1976) repère *cinq courants* à la base de sa structure du narcissisme, qui s'étayent et s'articulent les uns aux autres : *le retrait libidinal* (Narcisse repousse Écho ou Aminias), *le dédoublement* (il découvre son reflet dans une source, ou chez Pausanias il reconnaît en lui sa sœur jumelle morte), *l'idéalisation*

1. Pierre Hadot (1976) analyse les différentes versions de la légende de Narcisse, apparue dans la littérature et l'art gréco-romains au début de l'ère chrétienne.

2. L'œuvre de Claude Lévi-Strauss met en œuvre cette hypothèse : le mythe proposerait la solution imaginaire d'une réalité insoluble.

(il est fasciné par cette image de lui-même idéalisé), *la double entrave* (stérile, impuissant, il reste entravé entre la vie et la mort) et *l'oscillation métaphoro-métonymique* (à sa mort, il se métamorphose en une fleur, le narcisse, qui le représente métaphoriquement tout en étant une partie de lui puisqu'elle a son nom et sa beauté).

Freud emprunte le terme de « narcissisme¹ », créé à partir du mythe, au criminologue Paul Näcke (1851-1913) qui introduit ce terme en allemand en commentant les travaux d'Havelock Ellis, dont le premier tome des *Études de psychologie sexuelle* paraît à Londres en 1897 : Näcke, auquel Freud se réfère au tout début de son article, décrit ainsi une perversion, celle d'un être qui n'aimerait, y compris sexuellement, que lui-même. À partir de ce qui devient pour lui, dès 1914, un concept clé, Freud va réorienter des pans entiers de la psychanalyse : la nature du conflit pulsionnel, la conception psychanalytique du moi et la notion d'objet vont s'en trouver profondément remaniées.

En introduisant le narcissisme, Freud superpose au dualisme pulsions sexuelles/pulsions d'autoconservation, jusque-là prévalent, un autre conflit pulsionnel qui oppose dans les pulsions sexuelles libido du moi et libido d'objet.

Ce « développement de la théorie de la libido » que Freud propose en 1914, et qui conduit à la partition des investissements libidinaux, ouvre ainsi une réflexion sur la notion d'objet et de « choix d'objet », et amène Freud à différencier les instances du moi, en particulier le moi idéal, préfiguration du surmoi. Ce moi, investi de libido narcissique, constituera l'une des instances de la seconde topique, à partir de 1920 ; mais en même temps, après avoir « introduit » ce concept en 1914, Freud ne le développe pas dans ses élaborations suivantes. Bien plus, il paraît l'oublier : avec la troisième théorie des pulsions qui accompagne la topique moi/ça/surmoi après 1920, le conflit pulsionnel oppose pulsions de vie et pulsions de mort, et non plus libido narcissique et libido objectale.

1. Bernard Golse (1989) revient sur le mot lui-même, devenu pour Freud « *Narzissmus* », au son plus plaisant disait-il à Ernest Jones que le « *Narcissismus* » de Näcke. Freud avait ainsi raccourci son prénom, Sigismund, en Sigmund. Golse propose de voir « dans cette amputation, dans cette ellipse au cœur même des signifiants, la trace d'un point d'ouverture, d'un omphalos, d'une ligne de fuite sur l'inconnu qui marquerait à la fois la symbolisation du sujet par la pré-nomination et la théorisation de l'investissement de ce même sujet en tant qu'objet. Nous serions là à une autre limite, à savoir celle qui rejoint l'acte de pensée et l'objet même visé par la pensée, mutuels reflets – en dernier ressort – l'un de l'autre ».

1.2 Le narcissisme dans l'œuvre de Freud

Un repérage du concept de narcissisme au fil de l'élaboration freudienne s'impose donc ici : quelles en sont les prémisses ? Que Freud introduit-il dans la psychanalyse avec ce concept ? Quel est son destin après 1914 ?

1.2.1 Avant l'introduction du narcissisme

Ce concept de narcissisme, et d'un narcissisme à l'origine du moi, n'est pas une création *ex nihilo* dans l'œuvre freudienne : avant même de l'introduire, Freud en avait déjà dégagé, et utilisé, certains de ses aspects (Green, 1976).

Avant 1914, le narcissisme n'est pas originaire : il est « encadré », selon l'expression de Laplanche (1987), par du sexuel : auto-érotisme avant, choix d'objet après. Auto-érotisme en amont : dès 1905, dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*, la théorie de l'étayage des pulsions sexuelles sur les besoins autoconservatifs fonde l'auto-érotisme, premier temps de la sexualité humaine, comme une « perversion » de l'instinct par la sexualité. Choix d'objet en aval : à la suite de ses travaux sur Léonard de Vinci (1910a) qui l'amènent à se référer explicitement au mythe de Narcisse, Freud évoque ce *type* de choix d'objet, narcissique, particulier aux homosexuels qui se prennent eux-mêmes comme objet sexuel et aiment, comme leur mère les a aimés eux-mêmes, des jeunes gens qu'ils choisissent à leur image.

L'analyse d'un souvenir d'enfance de Léonard, celui du vautour¹, conduit aussi Freud à définir le narcissisme comme rapport à l'objet d'amour infantile. Si l'identification de l'homosexuel à la mère aimante et à son propre moi infantile se construit à partir de l'incorporation fantasmatique de cette relation amoureuse précoce, l'identification apparaît dès maintenant comme l'opération narcissique par excellence (J. Florence, 1978).

Après l'homosexualité, c'est dans le voisinage de la psychose que Freud évoque le narcissisme. Sa réflexion sur l'autobiographie du président Schreber (Freud, 1911a) inscrit davantage encore le narcissisme

1. Nous reviendrons de façon détaillée sur les analyses freudiennes à propos de Léonard dans le paragraphe sur la perversion : la « représentation de la femme au pénis » dans ce souvenir d'enfant de Léonard mène Freud sur la voie du modèle fétichiste de la perversion.

dans le développement *libidinal*, puisqu'elle considère l'amour narcissique non plus comme un *type* de choix d'objet mais comme un *stade* de l'évolution sexuelle, entre l'auto-érotisme et l'amour d'objet :

Ce stade consiste en ceci : l'individu en voie de développement rassemble en une unité ses pulsions sexuelles qui, jusque-là, agissaient sur le mode auto-érotique afin de conquérir un objet d'amour, et il se prend d'abord lui-même, il prend son propre corps pour objet d'amour avant de passer au choix objectal d'une autre personne (p. 306).

C'est la fixation au choix homosexuel d'un objet, c'est-à-dire le choix d'un objet « doué d'organes génitaux pareils aux siens propres », qui constitue le trait narcissique commun à Léonard et à Schreber. Dans la paranoïa de Schreber, marquée par le désir homosexuel refoulé pour le persécuteur (Flechsig) et le délire des grandeurs, la libido retirée de l'objet et devenue libre se fixe sur le moi et elle est utilisée pour l'agrandissement du moi. Pour Freud, les paranoïaques restent fixés au stade du narcissisme, et se caractérisent par une régression libidinale qui les fait revenir de l'homosexualité sublimée au narcissisme.

Un tel narcissisme est à l'origine du moi, dont la charge libidinale commence à apparaître avant 1914 (P. Denis, 2000). Si le moi, ensemble autoconservateur, est défini dans les premiers travaux de Freud comme l'agent de la défense et du refoulement, il va s'avérer, comme la pulsion et parallèlement à sa conceptualisation, de plus en plus composite, avec des « moi(s) partiels » (Freud, 1908a), avec une part sexuelle. Il devient en 1911, dans les « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques », un des lieux majeurs du conflit :

De même que le moi-plaisir ne peut rien faire d'autre que *désirer*, travailler à gagner du plaisir, de même le moi-réalité n'a rien d'autre à faire que de tendre vers l'utile et de s'assurer contre les dommages (Freud, 1911b).

Cette première partition du moi en « moi-plaisir » et « moi-réalité » (qui l'un et l'autre visent au plaisir mais par des voies différentes) préfigure le remplacement de l'autoconservation par la libido du moi. En analysant l'Homme aux rats, Freud avançait déjà en 1909 cette idée d'un investissement libidinal des pulsions d'autoconservation.

Parallèlement à la notion d'un choix ou d'un stade objectal caractérisé comme narcissique, Freud repère et suit deux autres fils qui seront constitutifs du narcissisme et de son capital libidinal : le regard et la toute-puissance de la pensée. Il souligne en effet le rôle essentiel joué par l'érotisation du regard dans l'étiologie de la cécité hystérique, et la

possibilité de son retournement vers le monde interne (1910*b*). Dans *Totem et tabou* (1913), rédigé en même temps que plusieurs « grands cas », Freud analyse la « surestimation des actions psychiques » non seulement chez les « primitifs » avec leurs pratiques magiques mais aussi chez les névrosés comme l'Homme aux rats, le petit Hans, et chez les créateurs comme Léonard de Vinci ; chez les uns et les autres les conséquences psychiques sont identiques, que le surinvestissement libidinal de la pensée soit originel ou bien le résultat de la régression : « narcissisme intellectuel, toute-puissance des pensées ». Ce surinvestissement libidinal de la pensée permet au moi d'élaborer le meurtre commis dans l'incorporation puis l'identification totémiques : là encore, comme à propos de Léonard, l'identification apparaît comme le processus narcissique type.

1.2.2 *L'introduction du narcissisme en 1914*

Si ce texte, « conçu dans la hâte, la fièvre et sans doute l'enthousiasme¹ » (Laplanche, 1970), rassemble et réélabore une notion de narcissisme déjà en germe dans l'œuvre de Freud, c'est aussi dans un contexte polémique qu'il introduit ce concept dans le champ de la psychanalyse : contre Jung qui proclamait l'échec de la théorie de la libido à expliquer la schizophrénie, Ferenczi a déjà guerroyé, Freud prend la relève. En repartant des observations analytiques antérieures – ses propres travaux, anthropologiques et cliniques, mais aussi la « contribution au narcissisme » de Rank (1911), la réflexion de Ferenczi au sujet des « Stades de développement de la réalité » chez les enfants (1913) –, Freud propose avec ce concept de narcissisme un « nouveau développement de la théorie de la libido » (1914) qui réfuterait les limites que, selon Jung, la clinique de la psychose imposerait au contenu sexuel de la libido.

■ *La libidinalisation du moi*

C'est justement la clinique qui rend nécessaire l'introduction d'un tel concept. Le retrait de la libido d'objet sur le moi et le délire des grandeurs ou l'hypocondrie dans la psychose, la toute-puissance de la pensée chez les enfants et les primitifs, amènent en effet Freud à poser « un investissement libidinal originel du moi ; plus tard une partie en est cédée aux objets, mais, fondamentalement, l'investissement du moi persiste et se comporte envers les investissements d'objet comme le corps d'un animalcule protoplasmique

1. « Dix-sept jours délicieux », passés à Rome en compagnie de sa belle-sœur bien-aimée, Minna Bernays, rapporte Jones (cité par Laplanche, 1970, p. 106).

envers les pseudopodes qu'il a émis » (1914). Ce nouveau concept ouvre ainsi sur une nouvelle *économie* libidinale.

En déployant la métaphore bancaire, Freud souligne d'un point de vue économique l'opposition entre libido du moi et libido d'objet : « Plus l'un absorbe, plus l'autre s'appauvrit. » Ainsi, dans la maladie organique « où le malade cesse d'aimer aussi longtemps qu'il souffre », comme dans l'hypocondrie et la paraphrénie, l'investissement libidinal est retiré des objets extérieurs pour être déposé sur le moi. Dans la psychose, la libido, devenue libre du fait de l'absence de satisfaction d'une revendication pulsionnelle, n'est pas restée attachée à des objets fantasmatiques comme dans la névrose : le délire des grandeurs va tenter de donner forme, de maîtriser, d'élaborer psychiquement cette masse de libido qui s'est retirée sur le moi. À l'inverse, dans la vie amoureuse, la surestimation de l'objet aimé absorbe l'intégralité de l'investissement libidinal et entraîne en conséquence le retrait de l'investissement narcissique.

■ *Auto-érotisme, narcissisme et choix d'objet*

* **Narcissisme primaire et narcissisme secondaire en 1914**

La question du retrait libidinal impose d'emblée à Freud la distinction entre « un narcissisme primaire normal », dit Freud, et ce que G. Rosolato (1976) qualifie de narcissisme secondaire « précoce ». Cette première version du parcours entre narcissisme primaire et narcissisme secondaire, de la vie amoureuse originaire au retrait libidinal, est bien différente de la version qui apparaîtra avec la deuxième topique, où le narcissisme primaire caractérisera une « monade » originaire, et le narcissisme secondaire le résultat des identifications secondaires.

En 1914, ce narcissisme primaire – ou originaire – est à distinguer de l'auto-érotisme, placé dès 1905 sous le régime de la pulsion partielle qui se satisfait sur place, en chacune des zones érogènes du corps propre¹. Dans le passage de l'auto-érotisme au narcissisme, ce n'est plus le plaisir d'organe qui est en jeu, mais celui du moi dans son unité, sa totalité. Le narcissisme en 1914 est précisément ce qui unifie sur un objet unique, le moi, un auto-érotisme par définition partiel, morcelé et morcelant :

Il est nécessaire d'admettre qu'il n'existe pas dès le début, dans l'individu, une unité comparable au moi ; le moi doit subir un développement.

1. Laplanche a souligné que si cet auto-érotisme « était bien l'état premier de la *sexualité*, cela ne signifiait pas qu'il fût nécessairement l'état *biologique* premier » (1970, p. 114-115).

Mais les pulsions auto-érotiques existent dès l'origine ; quelque chose, *une nouvelle action psychique*, doit donc venir s'ajouter à l'auto-érotisme pour donner forme au narcissisme¹.

Freud ne précise pas d'où vient ce mouvement d'instauration, de mutation qui vient précipiter l'auto-érotisme dans la forme narcissique (Laplanche, 1970, p. 114). Mais il revient à cette notion de narcissisme primaire dans son analyse de la vie amoureuse dont il souligne en même temps la dimension objectale originaire :

Nous disons que l'être humain a deux objets sexuels originaires : lui-même et la femme qui lui donne ses soins ; en cela nous présumons le narcissisme primaire de tout être humain, narcissisme qui peut évidemment venir s'exprimer de façon dominante dans son choix d'objet.

C'est la conjonction des premières satisfactions sexuelles auto-érotiques avec l'exercice de fonctions vitales autoconservatrices, autrement dit l'étayage des pulsions sexuelles sur la satisfaction des pulsions du moi par la mère ou ses substituts, qui produit le développement du moi et le constitue comme cette unité qui va devenir l'objet de l'amour narcissique. Le moi devient ainsi objet d'amour, chargé de libido, investi au même titre qu'un objet extérieur.

À côté de ce narcissisme primaire « normal », Freud définit, à partir de l'analyse de la schizophrénie, le narcissisme secondaire comme le dépôt sur le moi de la libido retirée au monde extérieur :

Ce narcissisme qui est apparu en faisant rentrer les investissements d'objet, nous voilà donc amenés à le concevoir comme un état secondaire construit sur la base d'un narcissisme primaire que de multiples influences ont obscurci.

Poussé à l'extrême, ce narcissisme secondaire crée le délire des grandeurs.

* **L'amour narcissique**

Les deux objets sexuels originaires de l'enfant, qui fondent le narcissisme primaire de tout être humain, sont à l'origine de ses choix d'objet amoureux. En ce sens, toute vie amoureuse est orientée par le narcissisme

1. Nous soulignons.

primaire, quel que soit le choix d'objet, par étayage ou narcissique proprement dit.

Dans le choix d'objet par étayage, particulièrement caractéristique de l'homme selon Freud, le narcissisme originaire est transféré sur l'objet sexuel extérieur, qui devient surestimé au point que dans la passion amoureuse, la libido du moi en débordant sur l'objet s'appauvrit au profit de cet objet : selon le type par étayage, on aime « *a*) la femme qui nourrit ; *b*) l'homme qui protège ». Ainsi la passion amoureuse la plus aveugle, la plus oblatrice, ne saurait échapper à la passion narcissique originaire, puisque la charge énergétique qui la sous-tend provient de cet auto-investissement narcissique.

Dans le choix d'objet narcissique, le transfert du narcissisme originaire sur l'objet sexuel extérieur n'a pas lieu, la libido narcissique prévaut : c'est le cas des pervers et des homosexuels qui se cherchent eux-mêmes comme objet d'amour, dit Freud, mais aussi de nombreuses femmes qui peuvent se suffire à elles-mêmes, comme le font les enfants :

On aime, selon le type narcissique, *a*) ce que l'on est soi-même ; *b*) ce que l'on a été soi-même ; *c*) ce que l'on voudrait être soi-même ; *d*) la personne qui a été une partie du propre soi.

Si avoir un enfant peut mener la femme au plein amour d'objet, l'enfant reste pour ses deux parents, à l'image de leur propre narcissisme, « *His Majesty the Baby* », comme on s'imaginait être jadis l'héritier de cette immortalité du moi que la réalité bat en brèche. Est-ce à dire que l'amour parental, comme l'amour homosexuel, procéderait d'un amour narcissique, le narcissisme infantile de l'enfant renvoyant dans un jeu de miroir sans fin au narcissisme infantile des parents ? Laplanche préfère comprendre les états narcissiques mégalomaniaques de l'enfant « à partir de la toute-puissance parentale vécue comme telle par l'enfant, et de son introjection » (1970, p. 122).

■ *Le destin de la libido narcissique : refoulement et idéalisation*

La libido narcissique, ou libido du moi, vient ainsi s'opposer à la libido d'objet, comme l'investissement sexuel de l'objet-moi s'oppose à l'investissement sexuel de l'objet au-dehors. Mais quel que soit leur objet, ces deux types de libido appartiennent l'un et l'autre à la pulsion sexuelle, elle-même opposée aux pulsions du moi qui sont en 1914 des pulsions d'autoconservation non sexuelles.

Qu'advient-il chez l'adulte de sa libido du moi, après que le narcissisme originaire de l'enfant a été exposé au « complexe de castration¹ » et aux défenses qu'il suscite, notamment au refoulement, alors même que le refoulement provient du moi ou, plus précisément, de l'estime de soi qu'a le moi ?

La formation d'idéal permet à la fois le refoulement, dont elle est du côté du moi la condition, dit Freud, et la sauvegarde de la satisfaction libidinale narcissique.

C'est à ce moi idéal que s'adresse maintenant l'amour de soi dont jouissait dans l'enfance le moi réel. Il apparaît que le narcissisme est déplacé sur ce nouveau moi idéal qui se trouve, comme le moi infantile, en possession de toutes les perfections (Freud, 1914).

Si les réprimandes des autres et le propre jugement de l'enfant ont troublé la perfection narcissique de l'enfant, « il cherche à la regagner sous la nouvelle forme de l'idéal du moi ».

À la différence de la sublimation où la pulsion sexuelle est déviée sans refoulement « sur un autre but, éloigné de la satisfaction sexuelle », l'objet libidinal dans le processus d'idéalisation – qu'il s'agisse du moi ou d'un objet extérieur – est « agrandi et exalté psychiquement sans que sa nature soit changée », tandis que les exigences du moi sont augmentées – d'où le refoulement.

G. Rosolato (1976) oppose l'idéalisation aux idéaux, en éclaircissant la distinction post-freudienne entre idéal du moi et moi idéal. L'idéalisation, où domine massivement le fantasme inconscient, produit l'instance du moi idéal – que Kohut décrira comme « soi grandiose », nous y reviendrons –, tandis que sur le registre de l'idéal du moi, les idéaux s'affranchissent de l'omnipotence et de la massivité de l'idéalisation, se localisent et s'adaptent à la réalité. Dans l'idéalisation comme dans les idéaux ainsi définis, le narcissisme est prévalent, et découle de la toute-puissance de la pensée qui idéalise le pouvoir parental ou le moi primitif et efface ainsi la dépendance infantile.

Notre conscience morale, dit Freud, est cette instance psychique qui a pour tâche « de veiller à ce que soit assurée la satisfaction narcissique

1. Freud définit ici le complexe de castration comme « angoisse concernant le pénis chez le garçon, envie du pénis chez la fille ».